

24 images

Génération nomade / *J'aime, J'aime pas* de Sylvie Groulx

Gérard Grugeau

Number 82, Summer 1996

URI: id.erudit.org/iderudit/23489ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN 0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grugeau, G. (1996). Génération nomade / *J'aime, J'aime pas* de Sylvie Groulx. *24 images*, (82), 55–55.

Tous droits réservés © 24 images, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

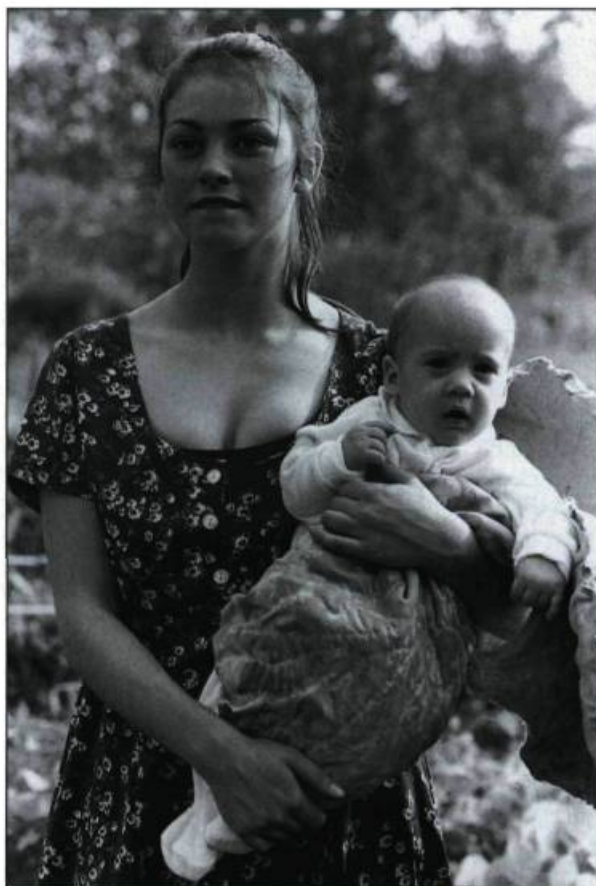
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

Génération nomade

par Gérard Grugeau

On aime volontiers les films de Sylvie Groulx. Peut-être parce qu'ils nous ressemblent, qu'ils caressent l'air du temps loin des modes et des idées reçues et qu'ils nous tendent, à travers le corps social qu'ils révèlent, le miroir grossissant de notre époque déboussolée. Personne n'a oublié à cet égard le beau *Chroniques d'un temps flou* (1988) qui radiographiait «l'ère du vide» des années 80 à travers le portrait nuancé et sans complaisance de la jeune génération d'alors. Réalisé dans le cadre de la série Familiarités produite par l'ONF, *J'aime, j'aime pas* marque aujourd'hui les premiers pas de la documentariste dans le champ de la fiction. Premiers pas plutôt incertains sur le plan du filmage, qui emportent toutefois une part de notre adhésion parce que guidés par le regard souvent lucide de la cinéaste.

Concocté avec la collaboration de Jacques Marcotte, le vieux scénariste complice de Forcier, *J'aime, j'aime pas* dresse le portrait attachant d'une jeune mère de 17 ans (épatante Lucie Laurier) qui élève seule son bébé en mordant dans la vie au quotidien avec une sorte de force tranquille. En cela elle pourrait être la petite sœur de Maryse qui clôturait *Chroniques d'un temps flou* en questionnant un monde en mal de repères au sein duquel les jeunes devaient apprendre à forger leurs propres valeurs. Avec son prénom à la résonance toute cassavetienne, Winnie traverse un temps aux contours encore plus flous. Elle est une nomade du désert urbain des années 90 qui s'efforce de survivre dans la liberté angoissée d'un présent chaotique perpétuellement à réinventer. Documentaire ou fiction, il y a comme on le voit une cohérence dans la démarche de Sylvie Groulx. Ses figures fictives sont elles aussi le produit d'un contexte social difficile: éclatement des familles, absence du père avec clin d'œil amusé au syndrome «Père manquant, fils manqué», violence conjugale. Le pathétique des situations déchirantes rencontrées en chemin est cependant constamment désamorcé par un formidable appétit de vivre doublé d'un humour salutaire. Quand ils sont véritable-



La vitalité butée de Winnie (Lucie Laurier).

ment incarnés (Winnie, son amie Téquila, le petit frère), les personnages vivent leur vie au-delà de la vignette sociologique. Mais l'image ne vaut que par le poids de réalité dont elle se charge et, en dépit d'une certaine justesse de ton et d'un refus de tout psychologisme (relation avec la mère comme en suspens), le récit se heurte vite à l'inconsistance des personnages secondaires (masculins surtout) et à une résolution peu convaincante de ses nœuds dramatiques (visionnement du reportage de Thomas qui, par sa consternante banalité, discrédite le personnage et l'enjeu esthétique que l'opposition des médiums cinéma et vidéo aurait pu alimenter).

S'il réussit à capter parfois quelque chose du mouvement de la vie, *J'aime,*

j'aime pas déçoit par son manque d'audace formelle. Trop souvent purement illustratif, le filmage laisse le récit primer sur la mise en scène. Sylvie Groulx parvient rarement à trouver la bonne distance entre la caméra et les personnages, ni n'arrive à insuffler une force véritablement dynamique à ses séquences (voir la scène du supermarché montée mollement, alors que la fantaisie en est le moteur). Quelques plans insolites en extérieur (l'ombre inquiétante du Stade olympique déjà présent dans les *Chroniques...*) viennent parfois créer un véritable appel de fiction au sein d'un réel filmé trop sagement, mais l'interrelation entre les différents espaces ne génère que de rares moments de grâce. À cause de son impuissance à prendre suffisamment en compte l'apport spécifique du cinéma par le biais notamment du montage,

J'aime, j'aime pas échoue dans sa tentative de trouver une forme résolument moderne en adéquation avec la vitalité butée de son personnage féminin. Ouvert et fermé par le même plan, le film boucle la boucle et nous laisse orphelins de Winnie. Bien des jeunes se seront sans doute reconnus en elle le temps d'un film certes mal assuré mais franc. C'est déjà beaucoup. ■

J'AIME, J'AIME PAS

Québec 1995. Ré.: Sylvie Groulx. Scé.: Groulx et Jacques Marcotte. Ph.: Jacques Leduc. Mont.: Fernand Bélanger. Mus.: André Duchesne et René Lussier. Int.: Lucie Laurier, Dominic Darceuil, Rémi Laurin-Ouellette, Patrice Dubois, Patrick Labbé. 89 minutes. Couleur. Prod.: ONF. Dist.: Film Tonic.